

L'œuvre et ses contextes

I. Vie d'Alexandre Dumas

Dumas n'a rien d'un écrivain pudique qui se cacherait derrière son œuvre. Il s'y met volontiers en scène, et il a par ailleurs laissé d'abondants mémoires, qui, quoique relevant largement de l'« autofiction* », fournissent de précieux renseignements sur la vie de leur auteur. Lettres, témoignages et autres documents ont également permis aux biographes déjà nombreux de Dumas d'éclairer l'existence de celui-ci (voir la bibliographie à la fin de cet ouvrage).

A. L'enfance en liberté (1802-1823)

Dumas naît en 1802 à Villers-Cotterêts, et hérite d'une double origine, populaire et aristocratique: sa mère, Marie-Louise Labouret, est fille d'un hôtelier de Villers-Cotterêts; fils du marquis Davy de la Pailleterie et d'une esclave noire, son père est devenu général sous la Révolution, mais, en froid avec Bonaparte depuis l'expédition d'Égypte, durant laquelle leurs désaccords ont éclaté, il a fini sa glorieuse carrière à l'écart des honneurs. Mal remis d'un séjour à Naples, dans les prisons du roi Ferdinand, et du cancer d'estomac qu'il y a vraisemblablement contracté, il meurt en 1806 : le souvenir d'un père idéalisé, et l'idée de devoir venger celui-ci, hanteront



Dumas toute sa vie. Ne recevant aucun subside de l'Empereur, la veuve et l'orphelin mènent une vie modeste, parfois proche de la gêne ; mais c'est une vie tranquille et, pour le petit Alexandre, heureuse. Rétif aux leçons du bon abbé Grégoire, il fait souvent l'école buissonnière, aimant mieux courir et chasser dans la forêt qu'étudier le latin. En 1816, il devient sauteur-ruisseau* chez un notaire, et file ses premières amours, qu'il évoquera, dans ses *Mémoires*, avec des accents nervaliens (en 1854, Nerval dédiera d'ailleurs ses *Filles du Feu* à Dumas). Adolescent, **son autre passion est le théâtre**, qu'il découvre auprès de son ami Adolphe de Leuven. Celui-ci fait de fréquents séjours à Paris, et Dumas rêve de rejoindre son ami dans ce foyer de toutes les gloires. Ce rêve se réalise en 1823 : installé à Paris, le voilà « lâché dans le jardin des fées » (*Mes Mémoires*, chap. LXXII).

B. À nous deux, Paris! (1823-1848)

Engagé dans les bureaux du duc d'Orléans grâce à la recommandation d'un ami de son père, le général Foy, et grâce à sa belle écriture, le jeune Dumas y complète sa culture, entreprenant en autodidacte une seconde éducation : il dévore Schiller, Scott, Byron, Cooper, mais il redécouvre aussi les classiques et s'essaye au théâtre en composant des vaudevilles* et *Christine de Suède* (qui ne sera pas reçu, dans un premier temps, à la Comédie Française). Ayant dès 1822 fait la connaissance de Talma, qui l'a baptisé poète « au nom de Shakespeare, Corneille et Schiller », il fréquente aussi, à l'Arsenal¹ de Charles Nodier (qui lui transmet une part de sa propre fantaisie) d'autres jeunes romantiques, notamment **Hugo, avec qui il noue une amitié promise à durer plus d'un demi-siècle**. En 1829, il triomphe avec *Henri III et sa cour*, premier drame romantique (avant *Hernani*) : « Peu d'hommes ont vu s'opérer dans leur vie un changement aussi rapide que celui qui s'était opéré dans la mienne, pendant les quatre heures que dura la représentation d'*Henri III*. Complètement inconnu le soir, le lendemain [...] je faisais l'occupation de tout Paris », racontera Dumas dans ses *Mémoires* (chap. CXX). En 1831, avec *Antony* – « peut-être le plus grand événement littéraire de son temps », selon Maxime du Camp –, c'est la consécration :

1. Bibliothèque constituée dès 1757 par Paulmy d'Argenson, puis achetée par le comte d'Artois et enrichie des archives de la Bastille à la Révolution. Charles Nodier en fut l'administrateur de 1824 à 1844.

ce héros deviendra le type même du héros ténébreux, brisé par une société qu'il rejette. D'autres succès suivent (*La Tour de Nesle*, en 1832, *Mademoiselle de Belle-Isle*, en 1839...), et les amours vont bon train : Dumas a pour maîtresses Laure Labay, dont il a un fils, Alexandre, en 1824 ; Mélanie Waldor, le modèle de l'Adèle d'*Antony* ; Belle Krelsamer ; Ida Ferrier (qu'il finira par épouser en 1840)...

L'appétit de Dumas à vivre se manifeste aussi dans ses engagements politiques : en 1830, **il se jette avec enthousiasme dans la révolution**, convaincu que les temps sont mûrs pour la République. Il fait le coup de feu avec les insurgés de Juillet¹, court à Soissons (ville royaliste), où il s'empare d'une poudrière, organise en Vendée une garde nationale pour résister à une éventuelle chouannerie, est élu capitaine de la garde nationale... **Ce républicanisme ne se démentira jamais**, tout en s'accommodant avec des amitiés princières (avec le duc d'Orléans, Jérôme Bonaparte ou la princesse Mathilde).

Sans renoncer au théâtre, qui a fait sa célébrité, **Dumas passe avec succès au roman**. Dans les années 1840, c'est une « décennie prodigieuse » au regard de sa production : grâce à la collaboration avec un jeune professeur d'histoire, Auguste Maquet, il publie de très nombreux romans qui paraissent d'abord en feuilletons dans différents journaux de l'époque (*Le Journal des Débats*, *La Presse*, *Le Siècle*, *Le Constitutionnel*...). *Les Trois Mousquetaires*, qui restera le roman préféré de Dumas, est un succès éclatant, de même que *Le Comte de Monte-Cristo* (1845), *La Reine Margot* (1845), *Joseph Balsamo* (1846-1848) ou *Le Collier de la reine* (1849-1850). Au sommet de sa gloire, Dumas fait construire à Port-Marly un château – « la plus royale bonbonnière qui existe », selon Balzac –, qu'il inaugure en 1848 et où se réunit une foule d'amis et de parasites tandis que l'écrivain, réfugié dans son cabinet de travail, écrit inlassablement pour répondre à la demande de ses éditeurs.

Enfin, Dumas fait pendant ces années de nombreux voyages, en Italie, en Belgique, en Suisse, en Allemagne, sur les bords du Rhin, en Espagne et en Afrique du Nord. Écrivain voyageur comme d'autres romantiques

1. La révolution de juillet 1830 est l'insurrection des 27, 28 et 29 juillet 1830 (les « trois Glorieuses ») qui mit fin au règne de Charles X. Le 29 juillet, les insurgés parisiens victorieux avaient réclamé la République, mais les députés optèrent pour la solution de l'ordre et firent monter sur le trône Louis Philippe d'Orléans.

(Gérard de Nerval, Théophile Gautier...), il en tire d'abondantes *Impressions de voyage*.

C. L'exil, la nostalgie (1848-1870)

La révolution de 1848 a rallumé les espoirs des républicains ; mais l'élection du prince Louis-Napoléon Bonaparte comme président de la Seconde République, dès décembre 1848, amène un sentiment de désillusion chez les progressistes. À cette déception commune, s'ajoutent chez Dumas des déconvenues personnelles : en 1848, il s'est présenté sans succès comme député à l'Assemblée constituante ; en 1851, après la faillite du Théâtre-Historique qu'il a fondé en 1847 pour y faire jouer les adaptations de ses romans, il doit s'exiler en Belgique (où il retrouve les proscrits du coup d'État de décembre 1851, dont son cher Hugo) ; vers cette époque, il rompt aussi définitivement avec Maquet, son ancien « nègre* », à qui des contentieux financiers et un procès l'ont déjà opposé. À son retour de Belgique, Dumas fait des tentatives journalistiques peu heureuses, fondant notamment *Le Mousquetaire*, où il publie ses *Mémoires* mais aussi *Les Mohicans de Paris*. Le succès échappe cependant à l'auteur, et la gloire du père commence à pâlir devant celle du fils, dont *La Dame aux camélias*, en 1852, est un triomphe.

Un sentiment de nostalgie devient ainsi sensible chez le joyeux Dumas, sentiment qui s'épanche dans ses *Mémoires*, mais aussi dans certains romans, comme *Conscience l'innocent* (situé près de Villers-Cotterêts, au pays de l'enfance) et dans ses *Causeries*. Dumas s'évade aussi par l'écriture en cultivant la veine fantastique (on citera dans cette veine *La Femme au collier de velours* et *Les Mille et Un Fantômes*), mais aussi grâce aux voyages : en Italie, en Angleterre, mais aussi en Russie (en 1858-1859). En 1860, il participe à l'expédition des Mille¹ en Sicile et à l'unification de l'Italie aux côtés de Garibaldi ; nommé directeur des fouilles et des musées après la victoire de ce dernier, il s'établit à Naples, où il fonde un journal, *L'Indépendente*, et écrit *La San Felice*. Chassé par les Napolitains qui l'accusent d'être un pro-

1. Les Mille désignent les troupes de Garibaldi, appelées aussi les *Chemises rouges*. Formées de volontaires internationaux, elles conquièrent la Sicile et Naples en 1860. L'expédition des Mille est évoquée dans *Le Guépard*^{*} de Giuseppe Tomasi di Lampedusa (1958).

fiteur, bientôt en proie à la maladie et penchant vers l'érotomanie*, Dumas vit ses dernières années auprès de sa fille Marie (née en 1832 de Belle Krelsamer) ; il écrit encore un chef-d'œuvre, *Création et Rédemption*, et meurt en 1870 chez son fils, à Dieppe, en laissant plus de trois cents volumes et un roman inachevé, *Le Chevalier de Sainte-Hermine*.

George Sand et Victor Hugo rendent hommage à l'écrivain comme à l'homme : « Il était le génie de la vie, il n'a pas senti la mort », déclare George Sand en guise d'éloge funèbre ; « Alexandre Dumas est un de ces hommes qu'on peut appeler les semeurs de civilisation [...] ; il féconde les âmes, les cerveaux, les intelligences ; il crée la soif de lire », écrit encore Hugo à Alexandre Dumas fils, lors des funérailles de son père. En 2002, à l'occasion du bicentenaire de l'écrivain, la République française lui rendait à son tour hommage en faisant transférer au Panthéon les cendres de Dumas (qui avait souhaité être enterré dans sa commune natale, à Villers-Cotterêts).

II. Le contexte littéraire

Situé sous Louis XIII et Richelieu, *Les Trois Mousquetaires* est un **roman historique**. Succès oblige, ce genre sera dès lors le genre le plus massivement pratiqué par Dumas.

Pour tout le XIX^e siècle, c'est le **genre romanesque dominant** : « On n'écrit plus de nos jours que des romans historiques », proclame le journal *Le Globe* dès le 23 juillet 1825 ; « il faut aujourd'hui de l'histoire, sous peine de n'être pas lu », confirme *Le Journal des Débats* en avril 1829, alors que vient de paraître *La Chronique du règne de Charles IX* de Mérimée. Les romans historiques de Walter Scott (*Waverley*, *Ivanhoé*, *Quentin Durward*...) connaissent ainsi en France une vogue importante, et de nombreux romantiques français cultivent ce genre : on peut citer, parmi les grands romans historiques précédant ceux de Dumas, *Cinq-Mars ou Une conjuration sous Louis XIII* d'Alfred de Vigny (1826), *la Chronique du règne de Charles IX* de Prosper Mérimée (1829), *Le Dernier Chouan ou la Bretagne en 1800* d'Honoré de Balzac (1829) ou *Notre-Dame de Paris* de Victor Hugo (1831). Dans la seconde moitié du siècle, paraîtront encore *Le Capitaine Fracasse* de Théophile Gautier (1863), *Le Chevalier des Touches* de Jules Barbey d'Aure-

villy (1864) ou *Quatrevingt-treize* de Hugo (1872). Paul Féval et Michel Zévaco (au début du XX^e siècle pour ce dernier), poursuivent quant à eux la veine du roman de cape et d'épée (roman d'aventures historique situé au XVII^e siècle) inaugurée par *Les Trois Mousquetaires*.

Comment expliquer l'engouement du XIX^e siècle pour ce genre ? Comme le rappelle Claudie Bernard au début de son étude sur le roman historique du XIX^e siècle, « le roman historique a pour fonction la représentation (fictionnelle) du passé (effectif)¹ ». C'est une fiction située dans une époque plus ou moins lointaine, qui met donc en œuvre une forme d'exotisme*, comme le souligne Georges Lukács :

L'histoire, dans la splendeur colorée de sa distance, doit satisfaire vis-à-vis du présent le désir intense d'échapper à ce monde de désolation².

En effet, quoi de plus étranger au lecteur moderne que les modes de pensée et les mœurs des époques passées ? Cet exotisme temporel plaît d'autant plus au lecteur qu'il caresse en lui la nostalgie d'un passé idéalisé, figuré comme plus noble et plus trépidant que le temps présent – la rupture avec le quotidien est encore augmentée dans le cas d'un roman d'aventures. Mais l'intérêt pour le roman historique a aussi des raisons historiques et politiques. Le XIX^e siècle est en effet un siècle de révolutions, et ces bouleversements (dont le principal est la Révolution de 1789) amènent un besoin de continuité et une quête de racines. Vigny écrit dans ses « Réflexions sur la vérité dans l'art » (1827) :

Nous sommes dans un temps où l'on veut connaître et où l'on cherche la source de tous les fleuves. [...] Dans ces dernières années (et c'est peut-être une suite de nos mouvements politiques), l'Art s'est empreint d'histoire plus fortement que jamais.

On cherche ainsi à appréhender la logique du mouvement historique. La même raison explique le développement du drame romantique, mais aussi l'essor des philosophies de l'Histoire au XIX^e siècle (avec Vico, Herder, Quinet...), et le providentialisme* qui irrigue tout le romantisme : les révolutions successives, la violence, n'empêchent pas la liberté de cheminer ; le

1. *Le Passé recomposé. Le roman historique français du dix-neuvième siècle*, Hachette, « Recherches littéraires », 1996, p. 7-8.

2. *Le Roman historique* [1937], traduit de l'allemand par R. Saille, Payot, 1965, p. 232.

« grand fil mystérieux du labyrinthe humain, le Progrès », comme le dit Hugo dans sa préface à *La Légende des siècles* (1859), « ne casse jamais ».

Enfin, des historiens progressistes et républicains, comme Michelet, cherchent à rendre le Peuple sujet de son histoire, en lui donnant, grâce à l'enseignement de cette histoire, ses « lettres de noblesse », et en forgeant **une légende du peuple français capable de contrebalancer la légende des rois**. Des romanciers historiques tels que Dumas adhèrent pleinement à ce projet, et la volonté synthétique, jointe à une visée de célébration, donnent aux romans des allures d'épopées*. Dumas écrit ainsi de grands cycles comme le cycle des Valois (*La Reine Margot*, *La Dame de Monsoreau*, *Les Quarante-cinq*), celui des Mousquetaires ou le cycle révolutionnaire des *Mémoires d'un médecin* (*Joseph Balsamo*, *Le Collier de la reine*, *Ange Pitou*, *La Comtesse de Charny*) ; sur le modèle de *La Comédie humaine* de Balzac, il conçoit l'ensemble de ses romans comme un vaste *Drame de la France*. **Dumas mérite donc pleinement le titre de romancier historique**, s'il est vrai que pour parler de roman historique au sens fort du terme, le passé ne doit pas être un simple cadre destiné à dépayser le lecteur, mais si le romancier doit s'attacher à comprendre les enjeux de cette époque en figurant ses forces politiques, économiques et sociales et en exprimant ses problèmes à travers des destinées individuelles exemplaires. Or les romans de Dumas ne sont pas, comme on a pu le dire, une collection d'anecdotes pittoresques, mais ils ont bien pour but de symboliser les mouvements profonds de l'histoire, afin de mieux comprendre le présent dont elle est le socle.

De par les couleurs légendaires de son œuvre historique, de par sa volonté synthétique, son engagement, son désir de refonder autour de lui une communauté détruite par la fracture révolutionnaire, et sa tentative de redonner du sens à un monde menacé par le désenchantement, **Dumas s'inscrit ainsi pleinement dans le romantisme**, courant marqué par la conscience qu'ont les artistes que leurs productions esthétiques sont unies à la société par des liens nécessaires, et que c'est à l'Art de réparer la déchirure provoquée dans le tissu social par la Révolution. Daniel Maggetti note ainsi :

Le romantisme est persuadé que son siècle est à inventer, et que cette invention repose sur une refondation généralisée. Il croit à la nécessité de penser autre-

ment le moi et sa relation au monde, mais aussi les catégories du politique, du religieux, du social!...

Mais le romantisme se veut aussi une réponse aux mutations engendrées par l'accès à la culture d'un public récemment alphabétisé. Pour achever l'évocation du contexte littéraire dans lequel s'insère la production romanesque de Dumas et particulièrement *Les Trois Mousquetaires*, il faut dire quelques mots des conditions matérielles et sociales de la production littéraire à cette époque. Elles sont marquées par l'avènement du roman-feuilleton, à partir de 1836, dû à l'extension du lectorat (grâce notamment au progrès de l'éducation), au goût de plus en plus prononcé du public pour le roman (c'est le genre le plus populaire au XIX^e siècle), et à une démocratisation de la presse sous l'effet de l'abaissement du prix d'achat (en 1836, en lançant *La Presse*, Émile de Girardin invente le quotidien à bon marché). De nombreux romans sont alors d'abord publiés en feuilleton (en 1836, *La Vieille Fille* de Balzac est considéré comme le premier roman-feuilleton), mais certains auteurs s'en font une véritable spécialité, comme Dumas, mais aussi Frédéric Soulié (ses *Mémoires du Diable*, publiés en 1837 dans *Le Journal des Débats*, sont le premier gros succès du roman-feuilleton) ou Eugène Sue (dont *Les Mystères de Paris*, en 1842-1843, sont un autre succès éclatant).

III. Un roman à quatre mains

Si l'engouement du XIX^e siècle pour le roman historique a poussé Dumas (qui avait déjà auparavant écrit des chroniques* historiques) à entreprendre *Les Trois Mousquetaires*, la collaboration avec Auguste Maquet a également été déterminante pour amener Dumas vers ce genre où il va s'illustrer. Gérard de Nerval a présenté ce jeune professeur d'histoire à Dumas dès 1838. À l'époque des *Trois Mousquetaires*, ils ont déjà écrit plusieurs romans en collaboration (*Le Chevalier d'Harmental*, *Georges*, *Amaury*...), et beaucoup d'autres suivront : *Une Fille du régent*, *Le Comte de Monte-Cristo*, *La*

1. « Romantisme », in *Le dictionnaire du littéraire*, Presses universitaires de France, « Quadriges », 2004, p. 555.